

Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **19 (1969)**

Heft 3

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

OLIVIER DU ROY : *L'intelligence de la foi en la Trinité selon saint Augustin*. Genèse de sa théologie trinitaire jusqu'en 391. Paris, Etudes augustinienne, 1966, 543 p.

Cette thèse fera date à côté des travaux de Courcelle, de Holte, de Marrou. Ici encore, l'usage d'une méthode à la fois génétique et structurale porte ses fruits : Augustin a découvert progressivement le Dieu trinitaire, puis le Christ incarné. Il n'est pas l'homme d'une révélation globale et totale, mais le lecteur qui déchiffre les néo-platoniciens et l'Écriture, écoute Ambroise et médite dans la solitude ou en compagnie de ses amis, mûrissant d'abord sa connaissance de Dieu et de l'âme, puis celle de l'incarnation rédemptrice. Pour montrer ce développement, Dom du Roy « reconstitue » chaque étape de l'itinéraire d'Augustin en soumettant les premiers écrits à une analyse rigoureuse pour y dépister les intentions de l'auteur et ses méthodes, ce qui nous vaut d'assister à la conversion d'Augustin à la vie philosophique, à la sagesse, au cours de laquelle il découvre la spiritualité de Dieu et de l'âme, s'éloigne du manichéisme, recherche l'extase par la méthode d'intériorisation et de dépassement chère aux platoniciens, et où s'amorce la démarche anagogique. Puis, c'est la reconnaissance du vrai Dieu à travers une réflexion sur l'homme « fait à son Image », l'exégèse spirituelle de l'Écriture et une méditation prolongée sur le mystère du mal et de la liberté : « Et cette certitude de l'Être divin, il l'éprouve comme Vérité... fondement de la certitude intérieure... lumière. Et réciproquement, vérité connote toujours, chez lui, le sens d'existence véritable... La découverte de la Vérité renverse l'ordre des certitudes : c'est l'aboutissement de toute conversion. Elle était d'abord retour sur soi ; elle se dépasse en un retournement des évidences. » Conséquence de cette expérience mystique : une nouvelle vision du monde, de l'homme et de Dieu, où l'anagogie, le « retournement vers le transcendant » s'identifie au salut, à la libération du péché. Encore faut-il que le Christ apparaisse comme la voie qui conduit à Dieu, ce chemin ignoré de Plotin ; ce sera la seconde découverte, une sorte de confirmation de la nature trinitaire de Dieu à laquelle correspondent un mode de penser ternaire, une récupération des indices de son dynamisme dans le mouvement même de la pensée. Porphyre révèle à Augustin le Dieu trinitaire ; l'Évangile, le Christ ; il lui incombera de tenter une synthèse de ces données éclectiques, celles de la raison et celles de la foi, une harmonisation des chemins de la béatitude, celles de la dialectique et celles de l'autorité. Pour ce faire, Augustin tente d'abord une démarche anagogique (remontée à la transcendance, à l'Un), puis une élucidation de la présence trinitaire au niveau du créé (ontologie) : « Dans l'une on remonte par l'intérieur à une unité au-delà de la pensée, dans l'autre on pose un être maximal au principe de tous les êtres. Mais en conjuguant cet Un au-delà de l'Être et cet Être suprême, Augustin insère le dynamisme d'un dépassement de toute limite au sein de la positivité ontologique, en même temps qu'il problématise Dieu au sein d'une philosophie mystique » (p. 246). Cette réinterprétation d'Augustin s'appuie sur une exégèse serrée de ses premiers écrits, qui tient compte de leurs sources ; elle fait apparaître la « dualité de l'anagogie et

de la métaphysique trinitaire du créé », qui infléchira si profondément les recherches ultérieures d'Augustin et dont du Roy dresse un premier bilan ; elle aborde enfin l'ensemble des thèmes anthropologiques, sotériologiques et proprement théologiques (les relations entre les personnes divines, les œuvres *ad intra* et *ad extra*...) au ras des textes. Si Augustin emprunte au néoplatonisme (porphyréen) une manière de penser et une doctrine trinitaire et à la Bible, à la tradition une ontologie trinitaire, il est le témoin et l'artisan d'une jonction entre le paganisme et le christianisme à côté d'autres, mais il l'est de telle manière qu'il influencera tout le développement de la théologie trinitaire en Occident : « ... C'est peut-être aussi le conflit entre ces composantes, anagogiques et ontologique, de sa pensée trinitaire qui explique pourquoi la « théorie psychologique », qui en est issue par compromis, se prête à des interprétations si différentes » (p. 421). La thèse de Dom du Roy sera âprement discutée, tant elle renouvelle notre compréhension de la genèse de la pensée d'Augustin et l'histoire du dogme trinitaire en se fondant sur une documentation exhaustive. Ce trop bref compte rendu laisse à peine entrevoir l'originalité, la solidité et la richesse théologiques d'une enquête qui, souhaitons-le, sera suivie d'une autre sur l'épanouissement de la théologie trinitaire d'Augustin dès 391.

GABRIEL WIDMER.

JEAN CHRYSOSTOME : *La virginité*. Texte et introduction critiques par Herbert Musurillo, S.J. Introduction générale, traduction et notes par Bernard Grillet. Paris, Editions du Cerf, 1966, 428 p. (Sources chrétiennes, 125).

Après le Banquet de Méthode et le traité de Grégoire de Nysse, les Sources chrétiennes publient une autre contribution essentielle à la théologie et à la spiritualité de la virginité consacrée : le traité que Jean Chrysostome a publié probablement autour de 382. — Bien écrit et composé, ce traité fort riche est surtout une méditation approfondie et existentielle du chapitre 7 de la première épître de Paul aux Corinthiens. Certaines affirmations, certains lieux communs sur les ennuis du mariage ont surtout valeur documentaire, mais ils ont tout à fait leur place dans l'œuvre de Chrysostome, au moment de la rédaction de l'ouvrage, comme le montre avec pénétration M. Grillet dans le chapitre VII de l'Introduction. Celle-ci est excellente : elle est brève (70 pages), elle se concentre sur le texte, elle est bien informée, elle est vraiment introductive. Elle traite du milieu historique, de la date, du plan et des sources, du style, de la doctrine et se conclut par une bibliographie sommaire. Sommaires sont aussi (et on le regrette un peu) deux des trois indices : les citations scripturaires et les mots grecs (quatre pages), mais avec l'index des noms propres (anciens), ils sont utiles. La traduction est bonne et claire et les notes, pas très nombreuses, donnent des éclaircissements des passages difficiles et surtout des parallèles chrysostomiens. Des allusions à d'autres traités semblables (à celui de Grégoire de Nysse en particulier) manquent un peu, mais cela aurait probablement conduit trop loin. — L'édition du Père Musurillo est beaucoup plus solide que celles que nous possédions jusqu'ici (Fronton du Duc, Savile et Montfaucon) et son appareil est clair, peut-être trop simplifié. Mais elle reste partielle : on comprend le désir d'efficacité, mais on regrette que l'éditeur ait écarté bon nombre de manuscrits, tout en les citant à l'occasion. (La raison donnée à l'omission de R dans l'apparat critique est un peu

cavalière, p. 79.) L'introduction au texte grec est d'ailleurs assez rapide et pas toujours claire, mais elle donne des indications sur les manuscrits connus et sur certains points intéressants. C'est un pas important fait par un éditeur compétent vers une vraie édition critique.

JEAN SAUTER.

F. VANDENBROUCKE, O.S.B. : *La morale monastique du XI^e au XVI^e siècle*. *Analecta medievalia Namurcensia*. Louvain, Editions Nauwelaerts, 1966, 206 p.

Dans le but de compléter les recherches du professeur Ph. Delhaye sur la morale théologique au moyen âge, le professeur Vandembroucke a examiné la littérature monastique qui concerne le même sujet. L'ouvrage qu'il présente n'est, dit-il modestement, qu'un travail préparatoire. En réalité, ce livre constitue un guide extrêmement précieux dans le vaste domaine de la littérature monastique du XI^e au XVI^e siècle. L'auteur a suivi les divers courants du monachisme d'Occident. Bénédictins italiens, anglo-normands, germaniques, Clunisiens, Cisterciens et Chartreux sont présentés dans de rapides monographies accompagnées de bibliographies bien mises à jour. — Tandis que dans les Universités, la pensée chrétienne entre en contact avec la pensée de l'antiquité et réagit à cette rencontre, il n'en va pas de même dans les couvents où l'enseignement demeure avant tout biblique et traditionnel. Si certains moines, comme Anselme de Canterbury, ont assimilé avant d'entrer en religion une culture ample pour l'époque, le nombre de ceux qui plus tard ont été touchés par la scolastique ou par l'humanisme est restreint. On peut relever dans les milieux monastiques une certaine crainte de la culture humaniste. Pourtant certains papes avaient encouragé les moines à l'étude et des Bénédictins et des Cisterciens avaient enseigné dans les Universités. Toute la morale monastique est dominée par le désir de fuir le monde et une conception pessimiste de la vie. F. H. Vandembroucke attribue ce pessimisme à l'influence de l'Ancien Testament, ce qui nous paraît difficile à admettre. Il l'explique aussi par une vision platonicienne du monde tout en ajoutant que cette thèse ne peut être formulée qu'avec une extrême prudence. Il est plus vraisemblable que ce pessimisme est né surtout de la vision de la société et des conditions d'existence d'alors, ce que confirmerait le fait qu'il s'accroît pendant les périodes troublées du XIV^e et du XV^e siècle. S'ils ont été sensibles aux problèmes de la conscience et de l'autorité, les écrivains monastiques ont été peu touchés par le problème social et par celui de la souffrance. Cependant on peut discerner chez eux un certain optimisme théologique. L'individu et l'humanité s'acheminent vers une destinée éternelle dont Dieu est le Maître.

LYDIA VON AUW.

Dean FREIDAY : *Barclay's Apology in modern english*. Philadelphia, Freiday, 1967, 465 p.

L'apologie de Robert Barclay mériterait sans aucun doute plus qu'un compte rendu, forcément bref. Cette œuvre est un des grands classiques du mouvement quaker. Rappelons que Robert Barclay, né en 1648, est le fils de David Barclay, volontaire dans l'armée de Gustave Adolphe, colonel d'un régiment de cavalerie écossais au moment de la guerre civile, démis de ses fonctions au moment de la prise du pouvoir par Cromwell et mis en résidence forcée au

château d'Edimbourg, où il partage une chambre avec John Swinton. Lord Swinton était un quaker de fraîche date dont l'influence le conduira à adhérer au mouvement en 1665. Robert Barclay avait été placé au « Scots College » de Paris, une institution dirigée par les Jésuites, et dont son oncle, portant le même nom que lui, était le recteur. Ce jeune garçon, ayant reçu une éducation dans la ligne d'un strict calvinisme, est pressé de devenir catholique romain. On lui fait les promesses d'une situation, s'il reste en France et complète sa formation catholique. Mais il rentre en Ecosse en 1663 et il est très impressionné par l'attitude de son père et les discussions avec lord Swinton. Il se convertit en 1666. Quatre ans plus tard, on célèbre son mariage à la manière quaker. En 1677, il accompagne William Penn et George Fox en Hollande et en Allemagne. Plus tard il sera élu gouverneur non résident de East Jersey, charge confirmée par Charles II. Son « Apologie » fut publiée en latin en 1676 et en anglais deux ans plus tard. C'est un exposé systématique des positions doctrinales des quakers. Nous sommes en plein dans les controverses théologiques du temps et Barclay fait preuve d'une très bonne connaissance des différentes positions. Pour le lecteur moderne, un certain nombre de points demeurent d'un intérêt certain. Par exemple, la position quaker sur la notion d'Écriture sainte. Elle est connue par ailleurs et caractérisée par la primauté de l'esprit sur la lettre, à une époque où l'on allait parler de plus en plus d'inspiration littérale. J'ai sur les rayons de ma bibliothèque l'édition originale des « Considérations sur la vérité et la divinité des Ecrits de l'Ancien et du Nouveau Testament » de J. F. Steins (1742). Une lecture parallèle des chapitres de l'Apologie de Barclay sur les Ecritures et de l'ouvrage de Steins est révélatrice de points de vue tout à fait opposés. Barclay : « Cependant, parce que les Ecritures ne sont qu'une déclaration émanant de la source et non la source elle-même, elles ne doivent pas être considérées comme le principal fondement de toute vérité et connaissance ». Steins : « Les auteurs de ces écrits (L'A.T. et le N.T.) affirment qu'ils ont parlé et écrit sur l'ordre de Dieu... Par conséquent ces livres sont inspirés par Dieu. Qu'ils aient été, depuis les temps les plus anciens, tenus pour divins, aussi bien par les juifs que par les chrétiens, est ce que je m'en vais montrer brièvement dans ce chapitre... ». La proposition XI sur le culte, de Barclay, XII sur le baptême, et surtout XIII sur la communion sont d'une lecture très profitable. Sans parler des chapitres sur la liberté religieuse et les persécutions.

HÉRALD CHATELAIN.

PAOLO RICCA : *Il cattolicesimo del Concilio. Un giudizio protestante sul Concilio Vaticano II*. Quaderni della gioventù evangelica italiana. Torino, Libreria editrice Claudiana, 1966, 131 p.

Dans la littérature copieuse inspirée par Vatican II, Paolo Ricca donne une note résolument protestante. Ses intentions sont : d'une part, informer le public protestant italien de la portée du concile ; d'autre part, juger des décisions et des déclarations du concile avec, pour critère, la Parole de Dieu. L'information est probe et consciencieuse, le sens critique vigilant. L'idéal de Paolo Ricca serait une Eglise parfaitement fidèle aux directives du Nouveau Testament. Mais il reconnaît que le Nouveau Testament suppose divers types d'Eglises. Dans le monde actuel, quelle Eglise pourrait se vanter de correspondre tout à fait à l'un de ces types ? L'auteur reconnaît trop loyalement les lacunes du protestantisme d'aujourd'hui pour céder à cette illusion. — Nous assistons

aujourd'hui à une transformation de l'Eglise romaine dont les conséquences sont incalculables. Mais transformation n'est pas réformation. Le catholicisme fait éclater la gangue dans laquelle, depuis le Concile de Trente, il était emprisonné. Il cherche à se dégager d'une bureaucratie étouffante. Il s'efforce de comprendre le monde qui l'entoure ; il renonce à l'anathème, à l'excommunication. L'Eglise romaine s'offre à l'humanité actuelle comme la collectivité idéale, riche d'un trésor millénaire de pensée, d'art, de gouvernement des âmes, détentrice des grandes vérités révélées, des sacrements et de la grâce divine. Mais l'institution telle que nous la connaissons correspond-elle à cette image glorieuse ? Et si même c'était le cas, est-ce cette institution ou est-ce le Christ qui nous sauve ? Ricca se pose d'autres questions tout aussi essentielles à propos du rôle des évêques, du pape, des laïcs, de la liberté religieuse. Bien entendu, il ne saurait accepter la mariologie professée par le concile. — Faut-il conclure que l'auteur remet en question tout le travail accompli par le concile et n'aboutit qu'à des jugements négatifs ? Non. Paolo Ricca est persuadé de la valeur d'un tel effort. Il est temps qu'un dialogue véritable s'engage entre catholiques et protestants. La chrétienté tout entière a trois grands problèmes à résoudre : celui de l'intégrité de l'Evangile, celui de la catholicité nouvelle et celui de la réforme de l'Eglise. Jusqu'ici, l'Eglise n'a su se réformer qu'en se divisant, incapable d'assimiler les mouvements de réforme. (C'est vrai de la Préréforme, de la Réforme protestante, du méthodisme et, de nos jours, du pentecôtisme.) L'œcuménisme offre la possibilité d'une réforme sans rupture. Mais, demande Ricca, si l'œcuménisme a fait avancer la cause de l'unité, est-il encore un mouvement de réforme ? — Sans préjuger de l'avenir, on peut répondre que l'année dans laquelle nous sommes a révélé combien la soif d'une renaissance spirituelle est intense dans le monde d'aujourd'hui.

LYDIA VON AUW.

Le Père Lagrange au service de la Bible. Souvenirs personnels. Préface de P. Benoît, O.P. Paris, Les Editions du Cerf, 1967, 381 p.

Ces souvenirs du P. Lagrange, qu'il rédigea dans les dernières années de sa vie, ne sont publiés qu'aujourd'hui. Ils retracent l'histoire de la fondation de l'Ecole biblique de Jérusalem et font revivre la crise moderniste. Quel chemin parcouru depuis ! En dépit ou peut-être en raison de son parti pris de soumission, le P. Lagrange a eu gain de cause et les sciences bibliques ont acquis droit de cité dans les séminaires. — L'ouvrage contient aussi d'autres souvenirs du P. Lagrange sur son enfance et ses années de formation, qui sont d'un très grand intérêt pour la connaissance tant de sa personnalité que du milieu où elle s'enracine. Il est complété par des pièces justificatives qui étaient jusqu'ici dispersées et pour la plupart introuvables.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

FLORENT GABORIAU, O.P. : *Dieu dans le débat des hommes. Paris, Editions du Centurion, 1967, 255 p.*

Le P. Gaboriau a publié un vaste cours de philosophie destiné surtout à des prêtres qui, comme ceux de la Mission de France, affrontent des mentalités sécularisées. Il présente ici une anthologie bien faite pour éclairer les origines et les structures de ces mentalités. Textes de romanciers (Vailland, de Mandiargues), de philosophes païens (Platon, Aristote, etc.), chrétiens (Malebranche, Blondel,

Gilson, Maritain...) ou simplement philosophes comme Descartes, Kant, Marx, Brunschvicg, et à côté d'eux quelques théologiens, Augustin, Thomas, Fénelon. Ainsi le lecteur est mis en contact avec des hommes qui ont su vivre leur foi ou leur incroyance, avant d'en faire la matière d'un discours. Chaque témoignage replacé dans son contexte historique pousse Gaboriau à ouvrir un débat avec son auteur qu'il poursuit tout au cours de son ouvrage, ce qui vaut au lecteur la joie d'assister à un vrai dialogue, auquel lui-même participe au gré de ses lectures. Cette présentation est d'un grand intérêt d'un point de vue pédagogique ; le commentaire ne fige pas le texte ; il en poursuit les grandes lignes et les détails ; il ne fait pas écran entre le lecteur et l'auteur, mais médiatise la pensée pour la rendre plus accessible. Pour ceux qui n'ont ni le temps, ni le loisir de lire de gros ouvrages, mais se soucient de la présence de Dieu ou de son absence parmi les « guides » de l'humanité, la somme du P. Gaboriau ne manquera pas de les stimuler et de les faire réfléchir.

GABRIEL WIDMER.

J.-H. NEWMAN : *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*. Traduction de Marcel Lacroix. Introduction de L. Bouyer. Paris, Desclée De Brouwer, 1964, 550 p. — *Apologia pro vita sua*. Traduction de L. Michelin-Delimoges. Commentaires de M. Nédoncelle. Paris, Desclée De Brouwer, 1967, 560 p. (Textes newmaniens, IV, V.)

Si la tradition est vie, elle implique des changements. Mais ces modifications du premier modèle de la doctrine et des structures de l'Eglise déforment-elles ce premier type comme le pensent certains historiens protestants, ou bien confirment-elles par-delà les variations certaines constantes fondamentales qui constituent la continuité de la tradition et la fidélité de l'Eglise à ses origines ? Tel fut le problème que Newman, encore anglican, se posait dès avant 1843 et dont il devait donner la solution en 1845 dans son célèbre essai. Le concept de développement, qu'il ne faut pas confondre avec celui d'évolution, lui permet de mettre au jour les lois qui régissent, en dogmatique, le cours de la transmission du dépôt révélé, son interprétation et l'explicitation de ses richesses. Il n'y a donc pas détérioration et corruption progressive du message initial, mais différenciation, amplification et enrichissement de ses données primitives. Pour découvrir ces lois, Newman entreprend une sorte de phénoménologie des divers dogmes, qui lui permet de dégager le processus original d'assimilation qui détermine le développement en le gardant des corruptions. Il ne cesse donc de vérifier les catégories par les faits, et d'éprouver les faits à la lumière des catégories, pour légitimer le rôle joué par l'autorité dans la promulgation des dogmes, dont l'instance suprême est Dieu lui-même. On a souvent taxé de biologisme, de vitalisme la théorie du développement comme si Newman appliquait à la théologie l'hypothèse que Darwin allait vérifier en science naturelle ; l'Essai balaie ces contresens ; une lettre inédite de 1868, publiée en appendice, l'atteste à son tour. — La traduction de l'*Apologia* due à Michelin-Delimoges (Bloud et Gay, 1939) était depuis longtemps introuvable ; Mgr Nédoncelle a eu l'heureuse idée de la rééditer. Lui-même a sensiblement modifié son introduction, remanié quelquefois la traduction et mis à jour la bibliographie. Sous cette forme nouvelle, l'*Apologie* attirera encore davantage de lecteurs qui voudront connaître l'itinéraire de Newman, ses motivations théologiques et ecclésiastiques ; car, derrière la contingence de la conversion, c'est toute une théologie et même une

théologie de l'histoire, toute une ecclésiologie, qui sont en cause. A lire simultanément *l'Essai* et *l'Apologie*, on est surpris de voir combien Newman est toujours présent dans les grands débats œcuméniques, comme il était présent spirituellement à Montréal, lorsqu'on y traitait de la Tradition et des traditions, ou à Rome quand on mettait au point les constitutions sur la révélation, l'œcuménisme et la pastorale.

GABRIEL WIDMER.

Deutscher evangelischer Kirchentag, Hannover 1967. Stuttgart, Kreuz-Verlag, 1967, 836 p.

Ce volume de 821 pages contient la presque totalité des prédications, études bibliques, conférences et discussions entendues à Hannover lors du 13^e Kirchentag. En parcourant ces pages, le lecteur reconnaîtra ce que chaque Kirchentag a voulu être : l'Eglise en mouvement parmi les hommes de notre temps. — Cette fois, le thème général était la paix dans le monde, paix réelle en Jésus-Christ, malgré les apparences contraires. — La préface, déjà, introduit dans le vif du sujet, la précarité de cette paix même à l'intérieur de l'Eglise, en parlant du conflit qui divise l'Eglise allemande en deux camps, celui de la théologie dite moderne et le mouvement de défense : pas d'autre Evangile. Sur la dernière page, vous pouvez lire la prière de Saint François : « Fais de moi un instrument de ta paix. » A l'intérieur de cette parenthèse se situe tout ce qui a été dit à Hannover, en particulier les travaux répartis dans ces quatre groupes : politique, juifs et chrétiens, Bible et paroisse, la réforme de l'Eglise. — Ces travaux abordent aussi bien le problème de l'interprétation moderne du message biblique de la croix et de la résurrection que la réforme de l'instruction religieuse, du service de la paix accompli par l'armée et par des objecteurs de conscience, que de la réconciliation entre Juifs et Arabes et de la guerre du Vietnam, le tout dominé par le problème n^o 1 : la faim dans le tiers monde. — Le registre des orateurs contient quelque 150 noms, évêques, ministres, théologiens, historiens, sociologues, militaires, étudiants, simples fidèles, l'actuel et l'ancien secrétaire du Conseil œcuménique des Eglises. — Ce qui a été dit à Hannover concerne à peu de choses près les hommes de partout pourvu qu'ils s'intéressent aux problèmes brûlants et actuels. Il ne faut être ni théologien ni philosophe pour comprendre la plupart des pages de ce volume et pour se convaincre pleinement de ce qu'a affirmé le célèbre atomiste et historien, le professeur Weiszaecker, au début de sa conférence : « La paix mondiale est la première tâche de notre siècle. »

FRÉDÉRIC SIEVEKING.

Protestants et catholiques en marche. Les pèlerinages œcuméniques au pays de la Bible. Edité par René Beaupère, O.P. Paris, Les Editions du Cerf, 1967, 180 p.

Le P. Beaupère a réuni dans ce petit livre les témoignages de quelques-uns des participants aux pèlerinages œcuméniques en Terre sainte qui ont lieu depuis une dizaine d'années à partir de Lyon. Simples impressions pour certains ou notes de voyage d'un lyrisme quelquefois puénil ou ambigu, ils sont heureusement complétés par des réflexions sur le sens du pèlerinage qui ne méconnaissent pas ses « dangers ». Les organisateurs ont eu constamment le souci de donner à leur entreprise sa vraie dimension de parabole du « pèlerinage de tous les jours » des chrétiens en marche vers la nouvelle Jérusalem.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

WOLFGANG TRILLHAAS : *Ethik*. Zweite, neubearbeitete Auflage. Berlin, Alfred Töpelmann, 1965, xv et 498 p. (Sammlung Töpelmann : Erste Reihe, Band 4.)

THÉOLOGIE
CONTEMPO-
RAINE

Diverses circonstances ont retardé la publication de ce compte rendu. C'est d'autant plus fâcheux que la *R. T. P.* a pour règle, faute de place, de signaler les rééditions de façon très brève. Or celle-ci mérite plus qu'une simple mention. L'auteur l'a augmentée d'une bonne cinquantaine de pages. Il a tenu compte de toutes les critiques valables qui lui ont été adressées, allant jusqu'à récrire entièrement tels passages, voire tels paragraphes. On ne peut qu'admirer ce souci de mise au point. D'autant plus que le systématicien de Goettingen se refuse à courir après « l'actualité théologique » et à adopter sans mûr examen telles « notions-standard » de la théologie d'aujourd'hui... « qui sont peut-être déjà d'hier » ! — On retrouve avec satisfaction le désir de garder contact avec la pensée philosophique, que nous avons signalé déjà lors de la publication de la première édition (cf. *R. T. P.*, 1959-60, p. 74).

EDMOND GRIN.

HORST GEORG PÖHLMANN : *Analogia entis oder Analogia fidei ? Die Frage der Analogie bei Karl Barth*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1965, 164 p.

On sait que Karl Barth considère l'analogie de l'être comme l'erreur centrale de la théologie romaine et qu'il lui substitue l'analogie de la foi : selon lui, l'homme n'est pas analogue à Dieu par un être qui lui serait inhérent. L'objet de H. G. Pöhlmann est d'examiner en détail ce jugement du célèbre théologien. Il présente d'abord l'utilisation que fait Barth de l'analogie dans les différentes questions de la théologie, qui concernent la religion, la connaissance théologique, la Parole de Dieu, l'être de Dieu, etc. En dix-huit chapitres, il parcourt ainsi tout l'enseignement de Barth. Puis il fait la synthèse des résultats qu'il a obtenus en indiquant huit caractères de l'analogie barthienne, ses différents types, ses origines, etc. Il ressort de cet exposé du barthisme sous un certain angle une impression de force, d'unité et d'originalité. Mais l'ouvrage comprend aussi une partie critique. L'auteur commence par repousser l'actualisme barthien, c'est-à-dire la conception exclusivement dynamique de l'être, qui vient de Hegel, et établit qu'il existe selon la Bible une analogie en soi et indépendante de la grâce et de la révélation : elle se manifeste dans l'homme, image de Dieu, et dans le monde, qui annonce son créateur. Cependant, l'auteur ne conclut pas en faveur de la doctrine romaine. Il voit finalement dans l'opposition des doctrines théologiques en présence celle de deux philosophies : l'une menace la substance de Dieu, du monde et de la grâce, et l'autre tend vers un monisme néoplatonicien de l'être. Cette thèse suggestive simplifie quelque peu les données historiques. Mais il est intéressant de voir l'auteur proposer la conciliation de l'analogie de la foi avec l'analogie de l'être.

FERNAND BRUNNER.

KARL BARTH : *La prière d'après les catéchismes de la Réformation*. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1967, 120 p. (Collection Foi vivante.)

La collection « Foi Vivante » inaugure la parution d'une série d'ouvrages protestants par la réédition du petit commentaire de Karl Barth sur l'Oraison dominicale. Le choix ne pouvait être meilleur car cette explication à la fois

simple et substantielle permet au lecteur catholique, tout en s'avançant sur le terrain familier de la prière œcuménique, de découvrir l'authentique spiritualité réformée dans un langage contemporain. Tout lecteur d'ailleurs, quel qu'il soit, trouvera à travers ces pages, non seulement un aperçu des options maîtresses de Karl Barth, mais surtout une initiation à la vie profonde de la foi.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

HENRI DE LUBAC, S.J., de l'Institut : *Paradoxe et mystère de l'Eglise*. Paris, Aubier-Montaigne, 1967, 222 p.

Le P. de Lubac, qui a été un des artisans du renouveau théologique qui a inspiré Vatican II, semble redouter maintenant que l'élan du Concile entraîne certains à négliger des vérités fondamentales comme si elles étaient dépassées. Il a rassemblé sept études publiées dans diverses revues qui gravitent toutes autour de la Constitution *Lumen Gentium* et l'interprètent à la lumière de la grande tradition chrétienne. L'auteur réaffirme avec force, contre ses détracteurs, la maternité de l'Eglise. Si la redécouverte de l'Eglise comme peuple de Dieu caractérise *Lumen Gentium*, les autres définitions bibliques et patristiques ne doivent pas être abandonnées car nulle image n'épuise le mystère ecclésial. — Le lecteur protestant pourra faire son profit de certains de ces avertissements, en particulier quand le P. de Lubac souligne que le renouveau de l'Eglise est fonction de sa fidélité : « Seul un christianisme authentique est une force de salut pour le monde » (p. 24). Il se laissera interpellé quand l'auteur affirme que le Christ ne se sépare pas de l'Eglise : « Ceux-là mêmes qui la méconnaissent, s'ils reçoivent encore Jésus, savent-ils qu'ils le lui doivent ? » (p. 18). Il restera plus réservé devant une mystique de l'Eglise qui, avec Teilhard de Chardin, en fait l'axe de l'histoire du monde et la nouvelle Jérusalem.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

GIOVANNI BLANDINO, S.J. : *Peccato originale e poligenismo*. Forlì, Ethica, 1967, 47 p.

Dans une brève étude, le savant jésuite tente de concilier certaines théories scientifiques sur les origines de l'humanité (poly-génisme) avec les données des textes de la Genèse et de saint Paul qui traitent du premier homme et les affirmations de la théologie catholique. L'entreprise est ardue. L'auteur pose loyalement les grands problèmes de la douleur, de la mort et du péché et ses réflexions ne manquent pas de largeur et d'intérêt. Mais il ne parvient pas à éviter une certaine confusion due, pensons-nous, à sa manière d'aborder les textes sacrés. Ont-ils pour lui une valeur historique ou mythique ? La chose n'est pas claire. La solution assez teilhardienne que propose l'auteur, comme les autres hypothèses de savants catholiques auxquelles il fait allusion permet de mesurer le chemin parcouru depuis le moment où Antonio Fogazzaro présentait timidement au public cultivé d'Italie la doctrine de l'évolution.

LYDIA VON AUW.

OSCAR CULLMANN : *Immortalità dell'anima o risurrezione dei morti ?*
Brescia, Paideia, 1967, 59 p.

CHARLES H. DODD : *Evangelo e legge*. Brescia, Paideia, 1968, 108 p.

R. DE VAUX : *I patriarchi ebrei e la storia*. Brescia, Paideia, 1967, 67 p.

Il nous semble utile de recenser en un seul compte rendu ces trois précieux petits volumes, dont les auteurs et la valeur sont d'ailleurs bien connus. Soulignons en passant le mérite de la « Paideia », qui est en train de publier des œuvres protestantes et catholiques de grande valeur : ce qui ne pourra que contribuer à l'élévation du niveau de la culture religieuse en Italie. — Quelques mots seulement sur chacun de ces livres : le volume de Cullmann contient un essai du fameux théologien sur les « choses dernières », essai paru dans les « Mélanges » pour la célébration du 70^e anniversaire de Karl Barth. — L'étude de Dodd sur le rapport entre la foi et l'éthique dans le christianisme des premiers siècles présente, avec quelques adjonctions, un cours donné durant l'année 1950 à l'Université Columbia de New York. — Le troisième petit volume, une étude historique du Père de Vaux, contient une conférence donnée à Kansas City qui développe deux articles assez connus, déjà parus dans la *Revue biblique*.

FILIPPO GENTILONI.

WALTER KASPER : *Dogme et Evangile*. Paris, Casterman, 1967, 150 p.
(Christianisme en mouvement, 4.)

Professeur à Münster, Kasper entreprend la défense du dogme attaqué par les représentants de la nouvelle théologie, non pas dans un esprit d'orthodoxie timorée, mais dans la conviction de sa nécessité comme concept de base pour une théologie œcuménique digne de ce nom. Son plaidoyer est rigoureux : la nature et la fonction du dogme dans ses rapports avec l'Évangile pour la théologie romaine, pour le luthéranisme et les modernes (Ebeling, Käsemann), son développement et ses déviations juridiques, sa réinterprétation à la lumière des herméneutiques. C'est pour Kasper l'occasion de dissiper des malentendus, de redresser des erreurs historiques, d'insister sur la primauté de l'Évangile, de la liturgie et de la doxologie et la priorité de la pastorale sur la formulation technique des dogmes, en insistant sur l'importance du problème de la vérité et du langage bibliques. Ces quelques pages denses, informées et ouvertes sur l'« espace œcuménique » marquent un tournant dans la conception romaine habituelle du dogme, preuve en soit cette citation qui résume des développements solidement documentés : « Le concept de dogme est un concept dynamique et fonctionnel : le dogme résulte de l'expérience antérieure de l'Église au contact de l'Évangile, et anticipe une expérience future, pour laquelle l'Église doit se tenir ouverte. » Cette position permet de reconnaître au dogme un rôle dans l'interprétation de l'Écriture, celui de témoin de la tradition vivante : « Le dogme est l'horizon historiquement donné, à l'intérieur duquel nous lisons l'Écriture. » Mieux comprendre l'Écriture, c'est mieux saisir le dogme et vice versa, dans le mouvement qui va de l'anamnèse à l'anticipation du salut.

GABRIEL WIDMER.

ALAN RICHARDSON : *Le procès de la religion*. Paris, Casterman, 1967, 130 p. (Christianisme en mouvement, 2).

Depuis Barth, on s'interroge parmi les théologiens, historiens et philosophes, pour savoir si le christianisme est originairement une religion, si la foi au Christ Jésus n'exclut pas la religiosité sous toutes ses formes (*Religion* et non pas *Gottesdienst*, pour l'exprimer en allemand, puisque le français n'a que le terme religion à sa disposition). Richardson analyse au cours de six conférences les données du problème à ses différents niveaux : bibliques, historiques, philosophiques, ce qui lui permet de définir la sécularisation, l'athéisme et les courants de la théologie nouvelle, en une vaste fresque qui va de Bultmann (l'herméneutique) à van Buren (l'analyse du langage). Richardson n'est pas loin de croire que le Christ est présent partout, attendu par les grandes religions positives, présent dans son Eglise par-delà ses divisions confessionnelles. Anglican, il cherche donc à tracer une voie moyenne entre le paulinisme strict et rigoureux de Barth et le johannisme actualiste et critique de Bultmann. Comme il le développe dans son dernier chapitre, la mort de Dieu ne serait-elle pas une nouvelle exagérée ? Il croit à la possibilité de traduire le message biblique en langage séculier, sans pour autant en esquiver les antinomies (par exemple, les rapports de tension entre la grâce et la liberté) ; il espère dépasser l'opposition entre le christocentrisme de la soi-disant néo-orthodoxie et l'humanisme des théologies areligieuses, par une restauration de la notion de religion dans les limites de la foi.

GABRIEL WIDMER.

G. M. GARRONE : *Que faut-il croire ?* Tournai, Desclée, 1967, 295 p.

Ce livre est l'expression de l'inquiétude d'un prélat, qui a charge d'âmes, en présence du désarroi doctrinal et du fléchissement de la discipline qui touchent aujourd'hui une partie du clergé catholique et même un certain nombre de laïcs. Le cardinal Garrone ne saurait passer pour un conservateur intégriste : n'est-il pas l'auteur d'une traduction française des Psaumes très moderne, pour l'usage liturgique paroissial ? Néanmoins, son livre est assez décevant : si la langue en est claire et agréable, s'il contient des pages d'une admirable spiritualité, si rares à notre époque, l'exposé doctrinal nous laisse sur notre faim. Rien n'est abandonné ni même nuancé des positions traditionnelles, y compris le purgatoire (ce qui est le droit et le devoir d'un évêque). Mais on ne trouve pas dans ces pages la moindre réponse sérieuse aux difficultés que soulèvent certaines affirmations pour l'homme de notre temps. Le fidèle angoissé par les problèmes que posent la résurrection, l'enfer, les puissances démoniaques, ou la transsubstantiation, pour n'en citer que quelques-uns, se voit seulement rendu attentif aux dangers qu'il y aurait à mettre en doute ces divers points de doctrine. On s'étonne aussi de voir le dimanche envisagé à la manière juive comme le septième jour, et non comme le premier jour de la semaine, signe du recommencement de toutes choses en Christ ressuscité. En revanche, les pages consacrées au silence religieux et à la louange de Dieu (qui manquent tant au culte réformé et qui commencent à se raréfier aussi dans le culte catholique) sont de très belle venue, ainsi que celles concernant le dialogue, mot particulièrement galvaudé à l'heure actuelle.

RICHARD PAQUIER.

DIETRICH VON OPPEN : *Als Christ Leben*. Themen des Glaubens — Themen des Alltags. Stuttgart-Berlin, Kreuz-Verlag, 1967, 75 p.

Le monde moderne n'est plus celui de la Bible, mais il en est issu à bien des égards. Entre certains thèmes bibliques et certaines structures de notre existence présente, il y a des correspondances que l'auteur dégage en douze courts chapitres. Il montre ainsi la possibilité pour le chrétien d'aujourd'hui d'être témoin de l'Évangile non seulement par sa parole, sa prière ou son comportement, mais aussi par sa compréhension de la situation : un monde où l'homme, n'étant plus imbriqué dans des collectivités naturelles, « se rencontre sans cesse lui-même » et retrouve ainsi la grande interrogation biblique qui le concerne — un monde qui appelle chacun à disposer d'une liberté intérieure lui permettant un engagement volontaire, ce qui rappelle l'audacieux mot de l'apôtre : « Tout est permis, mais je ne me laisserai asservir par rien » — un monde qui conteste périodiquement l'arbitraire du pouvoir, ayant appris de l'Évangile que toute autorité est fonction d'un service. De même l'idée que chacun est constructeur ou destructeur d'autrui est impliquée dans la prédication apostolique ; ou encore le thème d'une « justification » qui ne peut être trouvée dans la conformité à des normes établies, mais seulement dans « la foi » ; d'une façon générale, tout le dynamisme de l'existence moderne : il n'est pas sans rapport avec l'eschatologie qui sous-tend la conception biblique de l'histoire. — Parfois c'est une opposition autant qu'une correspondance qu'il s'agira de discerner : ainsi l'abstraction et l'analyse scientifiques, rendues possibles par la foi au Dieu créateur et à la démythologisation qu'elle comporte, s'avèrent insuffisantes et aliénantes, si elles ne s'accompagnent pas d'une exigence de totalité inscrite dans cette foi elle-même et dans la loi d'amour qui en découle ; de même, la notion d'une rémission des péchés, à première vue peu accessible à l'homme du XX^e siècle, doit absolument être récupérée, par cet homme qui fait l'expérience d'une culpabilité qui le menace de partout et quoi qu'il fasse, jeté par elle tantôt dans l'angoisse, tantôt dans le cynisme. — Quant au sacerdoce royal, notion commune à l'Ancien comme au Nouveau Testament, elle permet d'élaborer une éthique dans laquelle la vocation de chacun s'éclaire à l'image de celui qui s'est donné comme grand Prêtre et comme Roi dans son sacrifice ; elle connote l'idée de substitution, la promesse d'être une force de guérison, le témoignage rendu à la réalité d'un Royaume qui est « proche » : les artisans de ce règne ne sont pas toujours ceux qui le confessent des lèvres, mais il importe néanmoins qu'ils prennent conscience des fondements derniers de leur action. C'est à quoi visent ces pages suggestives, dont la densité appellerait une traduction plutôt qu'un résumé.

LOUIS RUMPF.

YVES CONGAR, O.P. : *Situation et tâches présentes de la théologie*. Paris, Cerf, 1967, 160 p. (Cogitatio fidei, 27).

Ouvrage intéressant pour un public cultivé cherchant à connaître les orientations nouvelles de la théologie catholique conciliaire, recueil de textes divers mais bien ordonnés, image cohérente d'une étape de recherche où de grandes questions sont laissées ouvertes : voilà ce qui caractérise ce tableau du renouveau théologique (un de plus ! — cf. recensions précédentes ici même). — Premier tiers : trois textes sur l'évolution théologique de 1939 au Concile, avec

redécouverte des sources (Bible, Pères) et de l'homme (personne, monde, histoire) ; nombreuses références en note. Second tiers : le sujet central, qui est de donner pour « tâche présente » à la dogmatique de s'ouvrir à « l'Economie », à l'histoire du salut. Dernier tiers : deux analyses de détail, « Du bon usage de *Denzinger* » et « Langage des spirituels et langage des théologiens » (défendant les premiers, y compris — modérément — Luther). — « L'important est d'honorer, selon la vérité, l'union qu'il est nécessaire d'établir entre l'anthropologie et la théologie » (p. 73). Telle est la conséquence découlant à la fois de la lecture biblique de l'histoire du salut et de l'ouverture à la pensée contemporaine ; elle exige de voir, non seulement « l'impact humain des choses de Dieu » (p. 106), mais peut-être — voilà l'une des questions ouvertes — également la présence en Dieu lui-même de l'humanité, de cette humanité vers laquelle il s'est tourné dans l'histoire du salut. Mais voilà la seconde question ouverte : « Qu'est exactement le salut ? » (p. 68), « qu'est-ce, pour le monde et pour l'homme, qu'être sauvé ? » (p. 80). Chose curieuse, ce n'est pas dans l'article christologique central qu'est posée cette question anxieuse (là, on semble avoir une réponse : « Le terme, c'est Dieu et notre divinisation », p. 109). Et l'auteur ne semble pas s'attendre à devoir, à cause d'une réponse nouvelle à cette question, remettre en cause sa théologie, son anthropologie, sa conception de Dieu et du Christ — bref, tout son ouvrage ! Or il se pourrait qu'une telle réponse surgisse, venant d'un domaine où l'auteur sait (cf. avertissement) n'être pas assez entré, un domaine qu'il dit « éthique », mais qui pourrait être « dogmatique » (en un sens à renouveler) : celui de la « dimension prospective et dynamique » (p. 9) du développement économique et social et de la révolution politique.

JEAN-PIERRE THÉVENAZ.

Mythe et Foi. Actes du Colloque organisé par le Centre international d'études humanistes et par l'Institut philosophique de Rome. Paris, Aubier, 1966, 585 p.

Ce volume rassemble plus de vingt-cinq contributions de théologiens et philosophes européens. Parmi ceux-ci se détachent les noms de H. Ott, H. W. Bartsch, K. Kerényi, G. Widengren, A. Vergote, A. de Waelhens, H. Bouillard, R. Marlé, Cl. Bruaire, S. Breton, E. Grassi, G. Fessard, A. Scrima, E. Castelli. Dans la conférence qui ouvre cet ouvrage, R. Panikkar discerne dans la foi, qu'il définit comme une ouverture existentielle à l'Absolu et réponse qui ratifie librement cette ouverture, une dimension constitutive de l'homme. Suit une analyse du théologien H. Ott sur la structure de l'acte de foi en tant qu'unité de la décision et de la connaissance. Les exposés des professeurs A. Vergote et A. de Waelhens esquissent un chemin de réflexion qui nous est apparu comme le plus original parmi l'ensemble des travaux. Le premier dénonce, d'abord, la perspective trop étroitement anthropocentrique de la démythologisation bultmanienne ; or le mythe, pense cet auteur, est davantage un discours de l'Autre, qui manifeste le monde et l'homme, qu'un discours sur l'homme. Dans cette ligne critique se situe la réflexion passionnée et volontairement provocante de J. Brun : la démythologisation se voit ici tout simplement assimilée à une œuvre de l'incroyance ; son but est la liquidation méthodique de la Transcendance. Conclusion : il faut « démythiser la démythisation », ce à quoi s'emploie avec férocité et moult sarcasmes le philosophe français. A. de Waelhens souligne avec justesse que le mythe est d'abord une notion

opératoire : comme telle, elle joue un rôle de premier plan dans les travaux de Marx, Freud et Nietzsche. Par le déplacement du critère de la vérité qu'ils opèrent — critère qui n'est pas donné dans l'aperception de la conscience immédiate mais dans une élucidation du sens — ces grands initiateurs prétendent rejoindre l'objectivité au-delà des mythes de la conscience immédiate, individuelle ou collective. Pourtant, fait remarquer cet auteur, l'instance à laquelle est enchaînée l'élucidation du sens, tout en promouvant une intelligibilité nouvelle de l'homme, n'échappe pas à l'illusion même qu'elle dénonce : en effet l'« objectivité pure dont on attend l'instauration des vérités définitives est, pense A. de Waelhens, un mythe. Elle se fonde sur l'idée ou l'idéal d'un spectateur impartial que son savoir ne met pas lui-même en cause. Il est curieux de constater que des grands penseurs, comme Marx et Freud, qui ont tout fait pour dénoncer cette illusion, la retrouvent et la professent sitôt défini leur nouveau terrain d'exploration » (p. 260). — Une autre perspective de recherches, qui touche au problème radical de la possibilité d'une théologie, d'une parole de Dieu et surtout d'une révélation historique déterminée, est ouverte par les travaux de S. Breton, J. Ladrière et Cl. Bruaire en particulier. — Malgré l'inégal intérêt que soulève chacune des contributions rassemblées dans cet épais volume, celui-ci donne un bon éventail de tentatives actuelles très variées de penser la démythologisation et par là même le mode de représentation dont se pare le langage de la foi, dans la Bible et les discours théologiques.

CHRISTIAN PAYOT.

M.-D. CHENU : *Théologie de la matière, Civilisation technique et Spiritualité chrétienne*. Paris, Les Editions du Cerf, 1967, 156 p. (Foi vivante, 59.)

On trouve ici une série d'études qui traitent du même objet dans la même perspective : « La condition de l'homme qui, dans sa substance même et pour sa perfection, implique la matière » (p. 7). L'auteur s'élève contre la tradition platonico-augustinienne qui déprécie le corps, et défend, avec Aristote et saint Thomas, une anthropologie différente. Mais son objet n'est pas de comparer ces deux tendances doctrinales pour elles-mêmes : ce sont les problèmes du XX^e siècle qui émeuvent sa réflexion. Il note les résistances instinctives que le chrétien éprouve devant l'emprise croissante de la machine sur les conditions de vie et cherche à découvrir un équilibre spirituel nouveau dans une société dite matérialiste. Il le découvre dans une philosophie qui, loin de rejeter la matière, l'intègre au contraire et lui donne un sens, et dans une spiritualité qui voit en elle un lieu d'action pour la grâce du Christ. Ecrit à la manière de l'auteur, c'est-à-dire avec clarté et chaleur, ce livre soulève des problèmes urgents et graves. On ne peut qu'admirer et respecter l'auteur quand il ouvre des voies apostoliques nouvelles et considère la civilisation technique comme une terre de mission. Mais sa confiance dans « l'efficacité rationnelle, calculée, mécanique, de l'homme » n'est-elle pas excessive ? L'homme peut-il être à la fois autonome et co-créateur ? Est-il vrai que la religion du Christ désacralise la nature ? On ne manquera pas de rencontrer ces questions au cours de la lecture.

FERNAND BRUNNER.